

Bientôt l'appétit augmente ; le ver grossit à vue d'œil ; mais au bout de quelque temps cette voracité se calme ; à la fin du quatrième et du cinquième jour, le ver s'immobilise : c'est la *deuxième mue*. La troisième et la quatrième sont séparées par des intervalles de six à sept jours.

Après la quatrième mue le ver atteint ses plus grandes dimensions ; il arrive à 8 et même 9 centimètres (près de 4 pouces) de longueur et pèse de 4 à 5 grammes, ($\frac{1}{16}$ d'once) c'est-à-dire 8,000 à 9,000 fois plus qu'à sa naissance.

Deux ou trois jours après la dernière mue, les vers dévorent littéralement la nourriture qu'on leur sert ; en quatre jours les chenilles, provenant des œufs d'un seul

Son aspect est, en ce moment, fort curieux. Deux gros yeux sont placés au bout d'un corps cylindrique couronné, à l'autre extrémité, par un éperon droit, et supporté par deux sortes de pattes. En avant trois paires de crochets rapprochés et écailleux se terminent par des ongles pointus destinés à serrer la feuille : ce sont les vraies pattes qu'on retrouvera chez le papillon ; au milieu et en arrière, le corps s'appuie sur quatre paires plus espacées d'appendices, dont la forme mamelonnée est creusée, au dessous, d'autant de ventouses à l'aide desquelles l'animal peut se cramponner. Ses pattes, fausses et vraies, s'élèvent donc à quatorze. En outre, la larve, comme elle ne respire pas par la bouche, a ses flancs troués d'un certain nombre de hublots qui livrent

ainsi libre accès à l'air atmosphérique. Enfin, sous la voûte d'un crâne relativement énorme, sa tête globuleuse possède une armure de mandibules admirablement montée pour saisir, découper et déchiqueter les aliments.

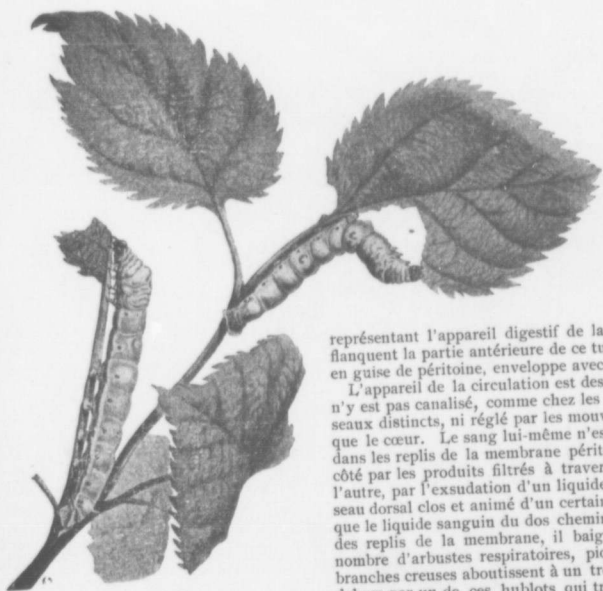
Mais procédons à un examen plus intime et efforçons-nous, par une dissection sommaire, d'ouvrir l'abdomen pour isoler les organes qui participent aux principales fonctions de la larve. Voici d'abord le plus apparent : c'est un gros canal cylindrique d'un diamètre inégal, allant de la bouche à l'anus, faisant fonction d'œsophage, d'estomac et d'intestin et

représentant l'appareil digestif de la larve. Deux glandes salivaires flanquent la partie antérieure de ce tube qu'une membrane très mince, en guise de péritoine, enveloppe avec ses annexes.

L'appareil de la circulation est des plus simples. Le cours du sang n'y est pas canalisé, comme chez les grands animaux, dans des vaisseaux distincts, ni réglé par les mouvements d'un organe central, tel que le cœur. Le sang lui-même n'est qu'une sorte de chyme ballotté dans les replis de la membrane péritonéale, entretenu et enrichi d'un côté par les produits filtrés à travers les parois de l'estomac et, de l'autre, par l'exsudation d'un liquide sanguin contenu dans un vaisseau dorsal clos et animé d'un certain nombre de pulsations. Pendant que le liquide sanguin du dos chemine pour aller se mêler avec celui des replis de la membrane, il baigne les ramifications d'un certain nombre d'arbustes respiratoires, piqués dans les viscères, dont les branches creuses aboutissent à un tronc unique. Celui-ci s'ouvre au dehors par un de ces hublots qui trouent de chaque côté le flanc de l'insecte. Ces arbustes creux et élastiques jouent le rôle de poumon, et, tout en maintenant les viscères à leur place, permettent au sang qui les baigne de subir le contact bienfaisant de l'oxygène de l'air.

Tous ces appareils sont sous la dépendance directe d'un système nerveux fort simple.

En débarrassant d'un coup de bistouri l'intérieur de la chenille de tous les organes dont nous venons de parler, nous constaterons sans peine que le tube digestif nous cachait deux longs boyaux brillants et contournés en nombreux replis qui s'amincissent à mesure qu'ils avancent vers la bouche. Cela résume toute une usine ; c'est, en effet, le laboratoire où se fabrique la soie. Le travail y est réparti de la façon la plus rationnelle. Un tronçon de cette pelote ne fabrique que le liquide soyeux proprement dit ; un autre se charge de sécréter autour de cette substance une matière protectrice appelée *grès*, soluble dans les solutions bouillantes du savon ; enfin la dernière partie, qui termine à la bouche, revêt le brin de soie d'une sorte de vernis ciréux en même temps qu'elle lui sert de filière.



VERS ADULTES

papillon, consomment environ 8.8 lbs. de feuilles de mûrier, soit près de la moitié de toute la nourriture nécessaire à leur éducation, qui dure ordinairement trente-deux jours.

Les éducateurs français appellent cette époque d'extraordinaire voracité la *grande frêze* ; les Italiens la désignent sous le nom plus pittoresque de *furia*. Au bout du sixième jour qui suit la quatrième mue, cette gloutonnerie insatiable se trouve apaisée. Si l'on veut examiner de plus près le petit animal, il faut se hâter. Bientôt, en effet, il ira grimper sur les branches et s'emprisonner dans son cocon.